

l'Avant-Scène  
bi-mensuel - numéros 348 - 349  
1er janvier - 15 janvier 1966

# THEATRE

ARMAND SALACROU

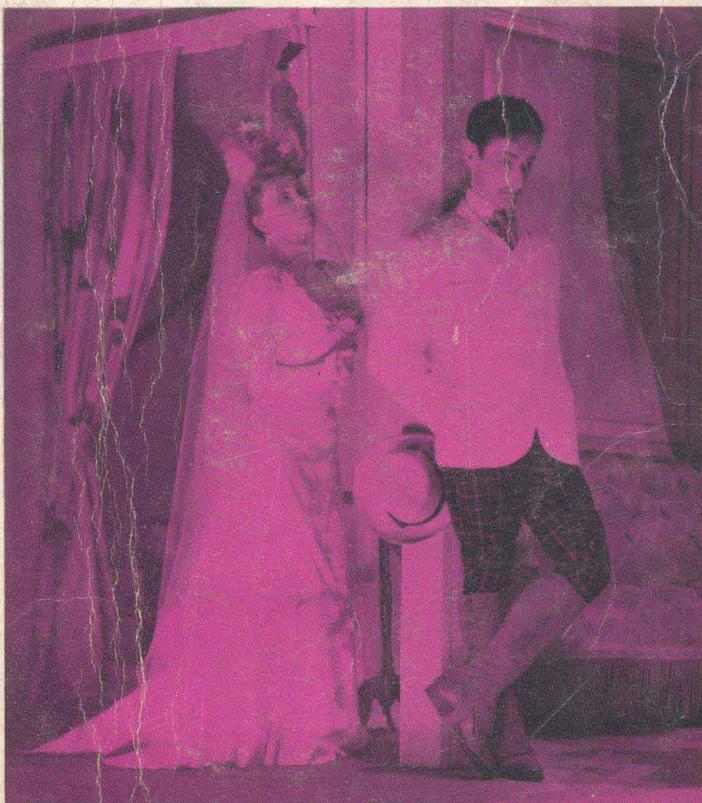
## LES FIANCÉS DU HAVRE

COMÉDIE-FRANÇAISE

MARGUERITE DURAS

## DES JOURNÉES ENTIÈRES DANS LES ARBRES

ODEON-THÉÂTRE DE FRANCE



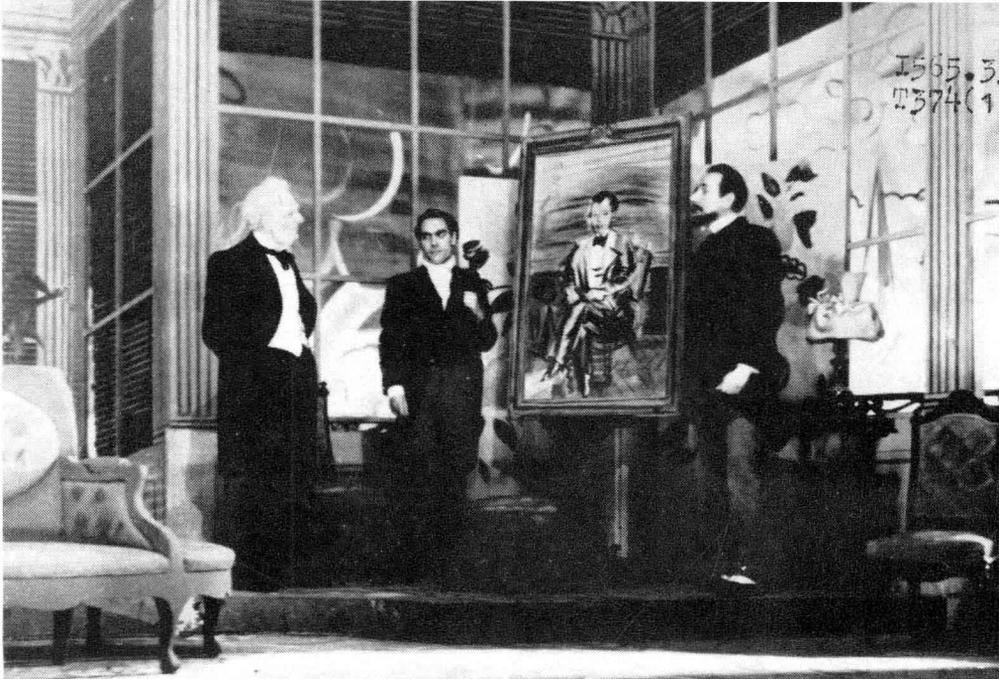
AL-DOUBLE

(Etr. 9 F)

RE PAGE 83







Denis d'Inès,  
Julien Bertheau,  
Alfred Adam.

AUBANEL : Un beau  
bandit que le père  
Duval !



Julien Bertheau,  
Alfred Adam.

CHARLES : Tu n'as  
pas à te justifier.  
Je t'ai approuvé,  
cela suffit.



Denis d'Inès,  
Germaine Rouer,  
Andrée de Chauveron,  
Madeleine Renaud,  
Julien Bertheau,  
Denise Grey,  
Jean-Louis Barrault.

RICHARD : Pourquoi  
donner aux choses  
nécessaires un au-  
tre qualificatif que  
celui de nécessai-  
re...



←  
 PORTRAIT DU « FONDATEUR »  
 PAR RAOUL DUFY.

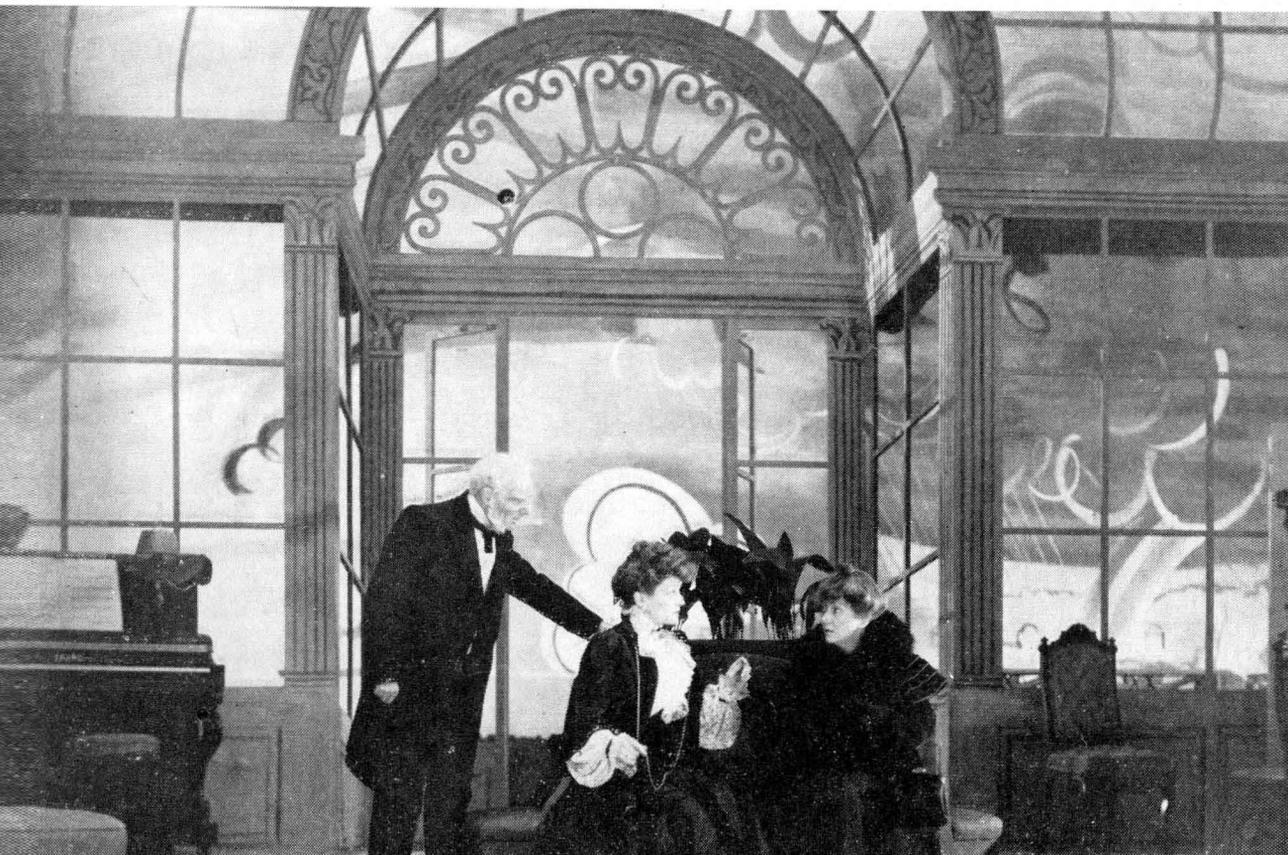
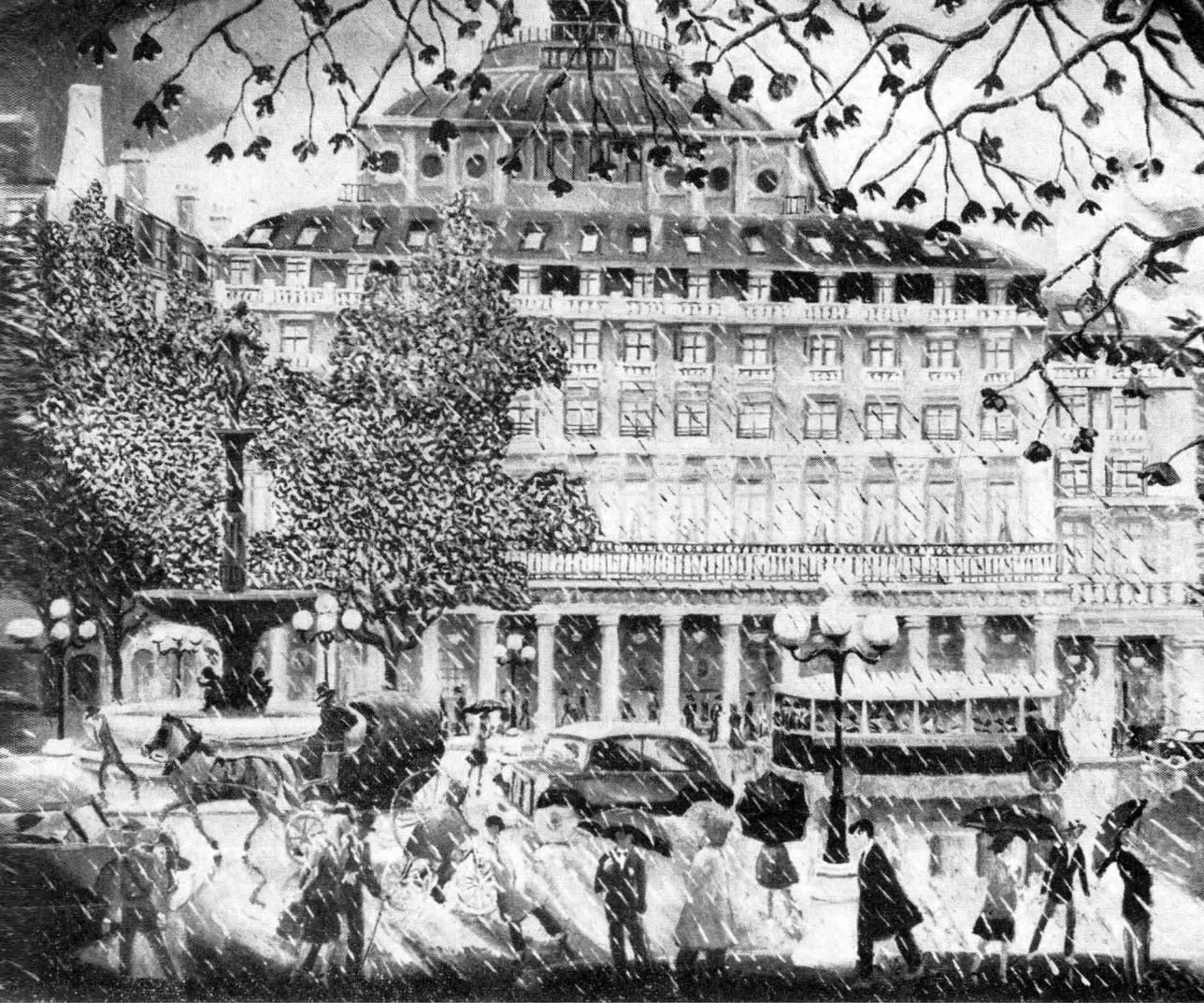
→  
 TABLEAU DE ELIE LASCAUX :  
 LA COMÉDIE-FRANÇAISE PENDANT  
 LES REPRÉSENTATIONS DES  
 « FIANCÉS DU HAVRE ».



COSTUME CRÉÉ PAR RAOUL DUFY  
 POUR LE RÔLE DE CLOTILDE  
 DUVAL - LAVALLÉE (GERMAINE  
 ROUER).

→  
 Denis d'Inès, Germaine Rouer,  
 Denise Grey.

AUBANEL : Tu es en plein  
 cauchemar, Clotilde.





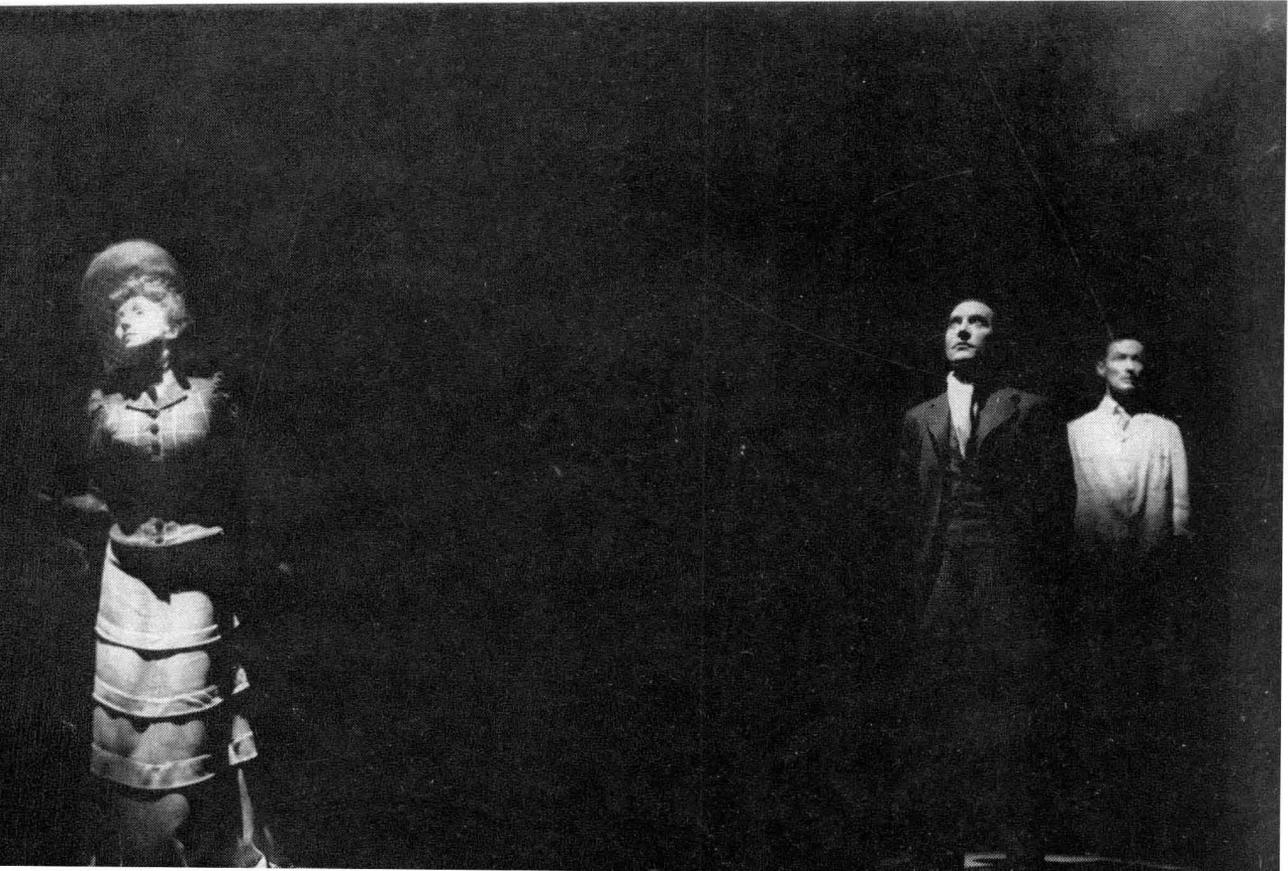
Denis d'Inès, Germaine Rouer, Julien Bertheau, Jane Fabr, Madeleine Renaud, Jean-Louis Barrault, Alfred Adam, Andrée de Chauveron, Denise Grey, Jean Meyer.

LA REINETTE (*abuñi*) : Mon bonhomme !

Madeleine Renaud, Julien Bertheau, Jean-Louis Barrault.

RICHARD : C'était donc moi le garçon riche ! Alors quel temps perdu que ma jeunesse.

(Suite des photos page 23.)



COMEDIE-FRANÇAISE

ADMINISTRATEUR : MAURICE ESCANDE

PIECE EN TROIS ACTES ECRITE EN 1942

D'ARMAND SALACROU

DE L'ACADEMIE GONCOURT

MISE EN SCENE DE PIERRE DUX

DECOR RAOUL DUFY

EXECUTE PAR LAVERDET

COSTUMES DE RAOUL DUFY

CREATION COMEDIE-FRANÇAISE

(SALLE RICHELIEU) 16 DECEMBRE 1944

REPRISE (SALLE LUXEMBOURG)

21 NOVEMBRE 1946

© EDITIONS GALLIMARD 1966.



# LES FIANCÉS DU HAVRE

## DISTRIBUTION

### Salle Richelieu

### Salle Luxembourg

#### La famille Duval-Lavallée :

Guy Duval-Lavallée, 28 ans  
Charles Duval-Lavallée, 55 ans,  
négociant au Havre, son père  
Clotilde Duval-Lavallée,  
née Aubanel, 50 ans, sa mère  
M. Aubanel, armateur, 79 ans,  
son grand-père

Julien Bertheau  
Alfred Adam  
Germaine Rouer  
Denis d'Inès

#### La famille Lefort :

Richard, 28 ans,  
chef d'exploitation au Gabon  
La Reinette, 48 ans,  
marchande de poissons  
dans les rues du Havre, sa mère  
Lefort, 48 ans, son père

Jean-Louis Barrault  
Denise Grey  
Jean Meyer

#### Le chœur :

Antonia, 73 ans,  
gouvernante chez les Duval-  
Lavallée  
Mme Pascaline, 60 ans,  
couturière  
Et l'objet apparent du drame :  
La belle Irène, 23 ans,  
orpheline

Jane Faber  
Andrée de Chauveron  
Madeleine Renaud

Julien Bertheau  
Louis Seigner  
Germaine Rouer  
Georges Vitray

Paul Ecoffard  
Germaine Kerjean  
Paul Bonifas

Jane Faber  
Andrée de Chauveron  
Lise Delamare

ARMAND SALACROU  
DE L'ACADÉMIE GONCOURT

(Photo Bernand)



Tournées officielles de la Comédie-Française :

1944 (6 représentations), 1945 (45), 1946 (24), 1947 (6) : 81 représentations  
1952 : Sao Paulo (15 juin, 1 représentation), Rio de Janeiro (25 juin,  
1 représentation), Montevideo (12 et 13 juillet, 2 représentations)

né à Rouen, le 9 août 1899.

En 1902, sa famille s'installe au Havre ; elle ne le quittera plus. A. Salacrou, lui-même, si sa carrière s'est faite à Paris, est demeuré profondément un homme du Havre.

Son père est pharmacien ; il aurait voulu que son fils suive ses traces. Celui-ci préfère les études de médecine.

— *C'était pour moi, dit-il, le moyen d'aller à Paris. Je songeais déjà à écrire.*

Ecrire pour le théâtre ? Adolescent, il a rédigé un roman qui ne sera jamais publié. Sa première pièce date de 1923, mais dès 1920, au cours d'un séjour à Florence, il esquisse le plan d'un drame sur Savonarole... repris bien plus tard dans *La Terre est ronde*.

A huit ans, déjà le théâtre a frappé son imagination, sous la forme d'une boîte de carton, dans laquelle une petite fille avait collé des décors d'Épinal.

— *Je tremblais devant cette boîte beaucoup moins vide que des maisons entières. Je n'ai pas changé ; quand il m'est permis d'entrer l'après-midi, dans l'obscurité d'un théâtre vide, je tremble comme le garçon de huit ans tremblait devant son théâtre de carton, et sa destinée.*

Les opéras que ses parents l'emmènent voir au Grand Théâtre du Havre, « *Carmen* », de Bizet, ou « *Faust* », de Gounod, ne l'impressionnent pas moins ; il y découvre les grands thèmes de la vie, de l'amour et de la mort.

*L'Éternelle chanson des gueux*, un conte qu'il envoie à « *L'Humanité* », et que celle-ci publie en 1916, trahit son inquiétude devant la misère et la solitude, après que l'affaire du syndicaliste Durand, innocent et victime d'une machination policière en 1910, au Havre, lui eut fait apparaître le scandale que représentent l'injustice, le mal et la souffrance.

ARMAND

## SALACROU

La souffrance, il en a le spectacle insupportable pendant son externat à l'hôpital Saint-Antoine. Ainsi s'accumule dans son esprit tout ce qui va commander la protestation de son théâtre.

— *J'avais abandonné la médecine et, tout en menant à bien des études de philosophie et de droit, je gagnais ma vie comme journaliste, de 1920 à 1922, d'abord à « L'Humanité », ensuite à « L'Internationale », un quotidien du soir.*

C'est l'été 1923 qu'il écrit « *Le Casseur d'assiettes* », sa première pièce publiée sans être jouée. Il en a porté un manuscrit au Théâtre de l'Atelier. Lorsqu'il le reprend, il relève dessus : « Intéressant à relire », noté par Charles Dullin. La rencontre de l'animateur et de l'auteur ne surviendra qu'en 1928.

— *J'ai continué à écrire... des pièces... à lire, comme « Le Magasin d'accessoires » et « Les trente tombes de Judas », et surtout « Tour à terre » que Lugné-Poe a créé, à l'Œuvre, le 24 décembre 1925.*

La presse est mauvaise. A. Salacrou doit continuer à s'astreindre à des besognes pour vivre. Pendant trois ans, il est assistant metteur en scène dans des firmes cinématographiques.

Il compose « *Le Pont de l'Europe* » (créé à l'Odéon, en 1927, par le Groupe des Jeunes Acteurs) et *Patchouli*, que retient Charles Dullin.

— *Non seulement Dullin m'a fait confiance, mais il a eu le souci d'assurer mon indépendance d'auteur en me propo-*

*sant le secrétariat général de sa revue Correspondance. Pour me donner confiance, il devait encore, à la veille de la « générale » de « Patchouli », s'engager à monter mes cinq prochaines pièces.*

Comme les mensualités de *Correspondance* ne sont pas suffisantes, A. Salacrou a l'idée d'une affaire de publicité ; lancée en 1929, elle va devenir, en quelques années, une des plus importantes de France.

En 1930, Dullin crée « *Patchouli* » — nouvel échec — puis, en 1931, « *Atlas-Hôtel* », deux pièces où le génie comique de l'auteur commence à s'affirmer.

Coup sur coup, A. Salacrou va faire l'expérience de deux ouvrages qu'il conçoit pour une troupe, *La Vie en rose* (1) (Vieux-Colombier, 1931), pour la Compagnie des Quinze, de Michel Saint-Denis, et *Les Frénétiques* pour l'équipe de Louis Jouvet (Il sera créé finalement par Charles Dullin, dans une mise en scène de Raymond Rouleau, Daunou, 1934.)

Déjà, il a écrit *Poof* (2) et *Une Femme libre*. *Poof* ne verra les deux de la rampe qu'en 1950. *Une Femme libre*, créée au Théâtre de l'Œuvre, en 1934, est son premier franc succès.

En 1935, il retrouve Lugné-Poe à la Comédie des Champs-Élysées pour *L'Inconnue d'Arras* (au répertoire de la Comédie-Française, mise en scène par Gaston Baty, en 1949), revient à l'Œuvre, en 1936, avec *Un homme comme les autres* (au répertoire de la Comédie-Française, mise en scène par Jacques Duménil, en 1958) et, en 1938, à l'Atelier de Charles Dullin avec *La Terre est ronde* (reçue en 1956 à la Comédie-Française).

*Histoire de rire* est montée pendant la drôle de guerre au Théâtre de la Madeleine (1939), sous

(1) N° 33 *Le Monde illustré* (9 octobre 1948).  
(2) N° 33 *L'Avant-Scène* (épuisé).

le titre de *C'était... Histoire de rire* (reçue à la Comédie-Française, en 1953).

Pendant l'Occupation, s'il continue à écrire, il ne se fait pas jouer.

La Libération venue, il assume provisoirement la direction de l'Odéon, avec la collaboration de Jean-Louis Barrault, cependant qu'il représente la dramaturgie française dans le spectacle des Alliés donné au Théâtre Pigalle (*La Marguerite*, mise en scène par Julien Bertheau).

La Comédie-Française crée peu après *Les Fiancés du Havre*, mis en scène par Pierre Dux (1944), et Charles Dullin *Le Soldat et la Sorcière*, au Théâtre Sarah-Bernhardt (1945).

En 1946, la Compagnie Jean-Louis-Barrault - Madeleine Renaud fait sa première création avec *Les Nuits de la Colère* (Marigny) et Charles Dullin apparaît pour la dernière fois aux Parisiens dans *L'Archipel Noir* (Montparnasse, 1947).

Viennent ensuite *Pourquoi pas moi ?* (3) (mise en scène de Jacques Dumesnil, Edouard-VII, 1950), *Poof* (mise en scène d'Yves Robert, Edouard-VII, 1950), *Dieu le savait* (mise en scène de Jean Mercure, Saint-Georges, 1950), *Sens interdit* (mise en scène de Michel de Ré, Quartier Latin, 1953), *Les Invités du Bon Dieu* (mise en scène de Michel de Ré, Saint-Georges, 1953), *Le Miroir* (4) (mise en scène d'Henri Rollan, Ambassadeurs, 1956), *Une femme trop honnête* (mise en scène de Georges Vitaly, Edouard-VII, 1956), *Boulevard Durand* (mise en scène d'André Reybaz, Centre Dramatique du Nord, 1961), *Comme les chardons* (mise en scène de Michel Vitold, Comédie-Française, 1964).

Avec René Clair, il est l'auteur du film *La Beauté du Diable* (1950).

Président de l'Institut International du Théâtre en 1948, président d'honneur de la Société des Auteurs et Compositeurs dramatiques, il a été élu à l'Académie Goncourt, en 1949.

P.-L. M.

## L'AVANT-SCÈNE A L'HONNEUR

### UN LION DE SAINT-MARC

*Dans le cadre de la XXVI<sup>e</sup> Exposition Internationale d'Art Cinématographique de Venise, le jury de la X<sup>e</sup> Exposition Internationale du Livre et du Périodique Cinématographiques a décerné à l'Avant-Scène du Cinéma une PLAQUETTE LION DE SAINT-MARC, en tant que meilleure revue internationale dans sa catégorie.*



### UN GRAND PRIX DU DISQUE

*Au palmarès du Grand Prix National du Disque 1966 proclamé à l'Hôtel de Ville de Paris le samedi 27 novembre 1965, l'AVANT-SCÈNE 33 TOURS s'est vu attribuer le Prix des Arts et Lettres, catégorie théâtre, avec l'enregistrement de PHÈDRE, de Racine, par la Compagnie Marie Bell.*

*Rappelons que cette production Lucien Adès-l'Avant-Scène est placée sous la direction de Paul-Louis Mignon.*

*(Un an, 4 microsillons avec texte : 80 F ; Etranger : 100 F).*

(3) N° 33 *L'Avant-Scène* (épuisé).

(4) N° 139 *L'Avant-Scène*.

# LES FIANCÉS DU HAVRE

(TEXTE INTEGRAL)

## DECOR

*Un charmant jardin chez les Duval-Lavallée qui habitent, au Havre, une villa de « la Côte ».*

*Le décor est d'une architecture compliquée et ravissante, avec une ouverture sur le ciel, la mer, le large.*

*Parmi les meubles, un piano et un grand tableau représentant le fondateur de la famille en costume de capitaine de navire, peint vers 1850.*

*Plusieurs portes, un escalier apparent conduisant vers un premier étage, et un ou deux recoins qui permettent d'écouter sans se montrer.*

*Les trois actes se passent en une seule journée, un jour de l'été 1908.*

# acte 1

*Une après-midi de printemps ensoleillée. Antonia, la gouvernante, entre, suivie de Mme Pascaline, la couturière, portant un lourd paquet dans une enveloppe de toile noire.*

ANTONIA. Alors, elle est-y prête, c'teu fichue robe ?

MADAME PASCALINE. Pourquoi qu'elle serait point prête, Mam' Antonia ?

ANTONIA, *encore agressive et soupçonneuse*. La traîne, vous l'avez-t-y ?

MADAME PASCALINE. Eh oui, faut ben ! (*Elle sort la traîne blanche d'une robe de mariée. Antonia examine l'étoffe et soupèse la traîne.*) Oh ! pour être lourde, elle est lourde.

ANTONIA. Et le prix, est-y pas lourd aussi ?

MADAME PASCALINE. Un mariage dans la famille Duval-Lavallée, faut-y pas que ça se paie ? (*Silence d'Antonia.*) Même pour épouser une fille de mercière ?

ANTONIA, *colère*. Fille de mercière ? D'abord, sa mère est morte, c'est p'us une fille de mercière, c'est une orpheline.

MADAME PASCALINE, *s'excusant*. Ce que j'en dis...

ANTONIA. Dans la noce, vous êtes-t-y curé pour les sermons, ou ben couturière pour fanferluches ?

MADAME PASCALINE. Ce qui fait qu'on en cause, c'est que la belle Irène, elle habite déjà ici.

ANTONIA. Où voulez-vous qu'elle couche, p'isqu'elle est orpheline ? Et pis, ça vous regarde-t-y ?

MADAME PASCALINE. Un grand mariage à l'église Saint-Michel, Mam' Antonia, ça regarde un peu tout le monde.

ANTONIA. Un peu tout le monde ? Qué que vous diriez si je vous disais que vot' un peu tout le monde, il est ben bête ?

MADAME PASCALINE. Qué que je vous dirais ? Bah, qu'on est ben chacun à son tour un peu tout le monde.

ANTONIA, *sans répondre, reprend sa marche vers une sortie*. P'isque je vous précède, suivez-moi.

(*Elles sortent. Entrent la belle Irène et son fiancé Guy Duval-Lavallée qui ont entendu la fin de cette conversation.*)

GUY, *répondant à un geste d'Irène*. Ma chère Irène, Antonia a été parfaite.

IRÈNE. Puisque j'entre dans la famille, Antonia aussi commence à m'accepter.

GUY. Ta mère était une petite mercière ? Et après ? Ton père, brigadier des douanes ? Un Duval-Lavallée peut se permettre d'épouser qui il veut.

IRÈNE. Cette bonne Mme Pascaline a dû entendre aussi ce bruit, cette méchanceté — mais elle n'a pas encore osé l'apporter ici — que je t'épouse pour ton argent.

GUY. Et pourquoi pas aussi pour mon argent ? Je suis fier de mon argent comme de mon nom et heureux de t'offrir l'un et l'autre.

IRÈNE. Si je n'étais pas fille de mercière, je serais « autre chose ». Et cette autre chose, ils me la reprocheraient encore. Qui sait si ces mêmes gens qui répètent : « ... Cette petite Irène, une rien du tout, épouser un Duval-Lavallée ! » qui sait si ces mêmes gens, avec la même langue, ne disent pas le même jour : « Ces Duval-Lavallée, ça se croit sorti de la cuisse de Jupiter et, au bout du compte, qu'est-ce que c'est ? »

GUY, *sec*. La réponse est facile : ce sont les Duval-Lavallée.

(*Entre Clotilde.*)

CLOTILDE, *tendre*. Mes chers enfants.

GUY. J'ai une grande discussion avec Irène : elle veut choisir pour sa chambre des rideaux bouton d'or.

IRÈNE. Et Guy les voudrait couleur lilas.

CLOTILDE. Bouton d'or, mon Guy, bouton d'or.

GUY, *gentil*. Naturellement.

IRÈNE, à Clotilde. Comment pourrai-je vous remercier de votre tendresse ?

CLOTILDE. En faisant le bonheur de Guy. Et en me donnant beaucoup de petits-enfants. Pardonne-moi, Irène, de te parler déjà de tes enfants, mais j'ai besoin de les imaginer dès maintenant pour me consoler du départ de mon grand fils — Guy est fils unique, hélas ! et son père est un grand travailleur.

IRÈNE. Est-ce un départ ? Notre maison est là, les jardins se touchent. Oh ! mamie, je vais avoir une maison « à moi ». (Elle montre la direction d'une villa voisine.)

GUY. Et, du balcon, nous te ferons de grands signes chaque matin. (Jouant un appel de la fenêtre.) Ooh ! Maman, c'est ton fils, Guy Duval-Lavallée, un homme heureux.

IRÈNE. Parmi les lilas et les boutons d'or, nous brodons aussi sur l'itinéraire de notre voyage de noces.

GUY. Italie, Corse, Suisse, le Vésuve... Non, Irène, ne dites pas votre choix.

CLOTILDE. Rêvez, mes pauvres enfants, mais votre passage à tous les deux est déjà retenu par votre père. Vous partirez pour les Antilles.

GUY, ahuri. Dans les plantations de rhum ?

CLOTILDE. Ton père entend créer une nouvelle tradition dans la famille : il a décidé que désormais les voyages de noces des Duval-Lavallée se feront, à chaque génération, dans nos propriétés des Antilles. Il te l'annoncera solennellement ce soir, à ton dîner d'anniversaire.

IRÈNE, en riant. Ainsi, avant le visage de nos filles et de nos garçons, nous connaissons le paysage de leurs futures lunes de miel. Guy, nous planterons des fleurs et des arbres en chantant, dans les bois où nos enfants viendront être heureux à leur tour, dans vingt-cinq ans.

CLOTILDE, à Guy. Ton père s'était sans doute ennuyé avec moi dans les îles Borromées.

IRÈNE, à Guy, consterné. Guy, pourquoi cette figure boudeuse ? Mais les Antilles..., c'est un long voyage, avec des bateaux à travers la mer. Mamie, si vous saviez quelle a été ma jeunesse, vous seriez rasurée sur le bon sens de votre future belle-fille. Je m'étonne de n'avoir pas déjà perdu la tête, et du calme avec lequel je m'habitue à cette vie douillette que m'offre l'amour de Guy.

GUY, près du piano, plaque un accord, puis commence, en s'accompagnant, à chanter une chanson : c'est « Le Sphinx », paroles de Chapelle, musique de Poppy.

« D'où viens-tu ? Que veux-tu ? ô créature étrange.  
Tu parais un démon et pourtant tes yeux sont  
[d'un ange,  
Et malgré la douceur de ta voix de mésange,  
Éloigne-toi, j'ai peur, ô sphinx enchanteur. »

IRÈNE, sur un geste de Guy, qui continue l'accompagnement, chante à son tour.

« Je suis la beauté, la gaîté,  
Le bonheur qui vient, ne crains rien ;  
N'attends pas demain, prends-moi.  
Il faut être fou, après tout,  
Pour chercher ce soir, à savoir.  
Cueillons les ivresses, les caresses,  
Ne fût-ce qu'un jour, j'apporte l'amour. »

GUY, reprenant.

« Ah ! va-t'en loin de moi, ô trompeuse chimère. »  
(Antonia et Mme Pascaline sont venues écouter, mi-cachées, puis se sont enfuies quand M. Charles Duval-Lavallée est entré.)

CHARLES, avec une ironie pleine de reproches. Bravo !  
Bravo !

IRÈNE, confuse. Vous nous écoutiez ?

CLOTILDE. Continuez, mes enfants, j'adore cette chanson.

(Un silence.)

GUY, à son père. Grand-père n'a toujours pas donné signe de vie ?

CLOTILDE. Mais comme l'absence de mon père vous inquiète ?

CHARLES. Si votre père n'est pas venu déjeuner, ma chère amie, c'est qu'il n'a pas voulu venir.

CLOTILDE, stupéfaite. Pourquoi ?

CHARLES. Etant donné l'attitude de votre père, je vous dois en effet une explication. Ce soir, Guy fêtera ses vingt-huit ans. Depuis l'an dernier, exactement depuis un an, Guy a la signature de notre Société. Pendant mon voyage en Algérie, qui n'a duré que vingt et un jours, Guy a pris une position assez dangereuse dans une spéculation..., dans une spéculation qui n'a pas donné les résultats escomptés. J'avais chargé de l'exposé de notre situation M<sup>e</sup> Haggelmann qui est à la fois son notaire et le mien. Votre père, qui peut m'apporter une aide très sérieuse, a vu M<sup>e</sup> Haggelmann ce matin, à onze heures. Il a quitté l'étude à onze heures quarante et nous laisse maintenant au milieu de nos hypothèses. Voilà.

GUY. Je voudrais me justifier devant maman et devant Irène.

CHARLES. Tu n'as pas à te justifier. Je t'ai approuvé, cela suffit.

IRÈNE. Guy, pourquoi n'avez-vous rien dit ?

CHARLES. Ma chère Irène, vous apprendrez aussi que, dans notre famille, les femmes ne sont jamais mêlées à nos difficultés.

IRÈNE. Mais les frais de notre mariage..., cette villa que vous achetez..., et ces bijoux... Guy, je veux que tout ce que vous m'avez offert soit à vous.

CHARLES. Vous êtes bien gentille, ma petite Irène, mais la maison Duval-Lavallée ne vend pas encore ses meubles.

IRÈNE, à Charles. Excusez-moi, je voudrais tant être utile.

CHARLES. C'est très simple.

IRÈNE. Oui, soyez assez bon pour me dire ce que je dois faire.

CHARLES. Préparez-vous pour le dîner de ce soir, Clotilde : vous expliquerez à la future femme de notre fils quels sont nos invités, leur cousinage et leur activité, afin qu'elle ne montre pas trop de dépaysement. (A Guy.) Je vais travailler au premier. Dans une heure, j'irai aux entrepôts, tu voudras bien m'accompagner.

GUY. Oui, père.

(Charles sort.)

IRÈNE, à Clotilde. Mamie, vous n'êtes pas inquiète ?

CLOTILDE. Mais non, ma petite Irène.

IRÈNE. Si le notaire a bien parlé, M. Aubanel, qui est si bon, ne refusera pas... Et je n'ai pas de dot, pas un sou pour vous aider. (A Guy.) J'admire votre père d'avoir consenti à notre mariage.

CLOTILDE. Les Duval-Lavallée ont une confiance absolue en leur flair. Mon mari respecte déjà en Guy celui qui sera, un jour, le chef de la famille.

GUY. Aux derniers cours, à la Bourse, ce matin, notre découvert était de un million six cent mille francs.

IRÈNE. Mais c'est une catastrophe !

GUY. Pas encore ! (*Il est près du piano et, nerveusement, il recommence à jouer, puis à chanter.*)

« Ah ! va-t'en loin de moi, ô trompeuse chimère,  
Car je lis dans tes yeux je ne sais quel troublant  
[mystère.

Laisse-moi, laisse-moi, je resterai solitaire. »

(*Par-dessus les têtes de Mme Pascaline et d'Antonia qui écoutent, est apparue celle de M. Aubanel.*)

AUBANEL, sur la dernière syllabe de la chanson. Toujours en train d'écouter ?

MADAME PASCALINE. Oh ! moi, non, m'sieu Aubanel. Je suis venue pour l'essayage de la robe de mariée de la belle Irène.

ANTONIA. Mais qué besoin de causer, ça le regarde-t-y ?

AUBANEL. Vous dépassez la mesure, Antonia.

ANTONIA. Oh ! m'sieu Aubanel, quand c'est pas moi, c'est vous qui dépassez la mesure. Alors, vous verrez qu'on se présentera au bon Dieu à poids égal.

AUBANEL. En se tenant par la main ? Vous êtes idiote, ma pauvre Antonia. (*Aux trois autres.*) Bonjour, mes enfants.

ANTONIA, à Mme Pascaline. Il voudrait savoir si c'est moi qui l'enterrerai ou si c'est lui qui suivra mon enterrement.

MADAME PASCALINE. Ben vrai ! en v'là-t-y des idées.

ANTONIA, se retournant vers Aubanel, crie. Car vous pleurerez à mon enterrement. (*Puis, plus gentille.*) Comme moi au vôtre.

AUBANEL. Non, ma bonne Antonia. Si c'est toi qui pleures, moi, je ne pleure plus. Et si je vais à ton enterrement, toi, tu ne vas pas au mien.

ANTONIA, furieuse. Et pourquoi donc ?

MADAME PASCALINE. Ben vrai, pour une maison où il va y avoir une noce !

CLOTILDE. Papa, tu ne changeras donc jamais ?

AUBANEL. Non, même si le Diable s'en mêle — et les notaires.

CLOTILDE. Nous t'avons attendu, papa...

AUBANEL. Ah ! j'avais bien pensé que vous m'attendriez. Bien sûr, vous m'attendiez. Eh bien, voilà, je suis arrivé.

(*Entre Charles.*)

CHARLES. A l'instant, Joseph me prévient de votre retour.

(*Fausse sortie d'Antonia qui veut entendre la suite.*)

CLOTILDE. Tu as déjeuné ?

AUBANEL. Très bien, oui. Je te remercie.

GUY. Ne remerciez pas maman. Sa question était plutôt un reproche.

CHARLES, se maîtrisant. Mon cher beau-père, vous connaissez mes préoccupations...

AUBANEL. Et connaissez-vous les miennes ? Quand, la nuit, je ne dors pas et que je m'accoude à la fenêtre, et que je lève le nez en l'air, et que je regarde toutes les étoiles du ciel et que je n'y comprends rien, croyez-vous que je ne sois pas préoccupé ? Mais, vous, vous n'avez qu'une seule préoccupation : ce que pense de vous Dieu, qui

vous juge comme un miroir toujours accroché au bout de votre nez ? Non. Mais ce que pense le beau-père de sa visite au notaire.

GUY. Au fait, grand-père, qu'en pensez-vous ?

AUBANEL. Eh bien, c'est une catastrophe pour la famille : le grand-père n'en pense rien. Mais rien de rien. Votre notaire est un vieux raseur. Il ne parle pas, il coule. Un robinet d'eau tiède qu'on a oublié de fermer. (*Il imite.*) C'est au nom de M. Charles et de M. Guy, en un mot de MM. Charles et Guy Duval-Lavallée, et de leur maison d'importation et d'exportation de rhum des Antilles... (*Il appelle.*) Antonia.

ANTONIA, qui sort du recoin où elle écoutait. Monsieur Aubanel ?

AUBANEL. Et, naturellement, elle écoutait.

ANTONIA. Oui ! Pour répondre quand on m'appelle !

AUBANEL. Si chère Antonia ! Pourquoi n'écoutez-vous pas Dieu comme toi tu nous écoutes, pour être prêts à répondre aussi à son premier appel ?

ANTONIA. Qu'est-ce que vous voulez ?

AUBANEL. Et si Dieu te posait cette question, que lui répondrais-tu ?

ANTONIA. Je lui demanderais de vous demander ce que vous voulez.

AUBANEL. Mes chaussons. J'ai eu les pieds mouillés par la barbe du notaire. (*Puis il interroge Guy.*) Alors, mon garçon, il paraît que tu as fait des bêtises ?

CHARLES. Guy n'est ni à blâmer, ni à défendre.

AUBANEL. Eh bien, félicitons-le, moi, je veux bien.

GUY. Papa, le ton de cette conversation m'est extrêmement pénible.

AUBANEL, à Guy. Mais quelle idée as-tu eue, fiston, de mettre la fière maison Duval-Lavallée à deux doigts de la faillite en jouant à la hausse ?

GUY, sec. C'était à la baisse.

AUBANEL. Il n'y avait que deux hypothèses, la hausse ou la baisse, et tu as trouvé le moyen de te tromper. Eh bien, la chance et toi, vous n'êtes pas cousins.

CHARLES. Guy s'est conduit en grand patron qui prend des décisions. Une maison comme la nôtre, la première du Havre, et dont la position est commentée dans toutes les Bourses du marché des Rhums, n'a pas le droit de rester neutre devant la cote. Elle doit croire à la hausse ou à la baisse, et le dire.

AUBANEL. Bravo ! Mais pourquoi le dire à l'envers ?

CHARLES. Si j'ai besoin d'argent tout de suite, c'est pour maintenir la position que Guy a prise. Hier, il a eu tort. Demain, la Bourse me donnera peut-être raison.

AUBANEL. Pour occuper le mystère de vos années de passage sur la Terre, quel drôle de jeu vous aurez inventé : faire semblant de connaître huit jours d'avance le prix des rhums dans le monde.

ANTONIA, revenant. V'là vos savates.

AUBANEL. Tu es bien bonne.

CHARLES. Suivre les conseils de M<sup>e</sup> Haggelmann et négocier avec la Compagnie Générale de Navigation le rachat de la ligne Aubanel eût été une excellente affaire pour vous.

AUBANEL. Mais, moi, j'entends m'amuser à ma façon, avec mon dernier bateau. D'ailleurs, il ne va plus très loin, le pauvre, il est aussi fatigué que moi.

- CHARLES. Je tiens à préciser que je n'aurais pas marchandé, avec votre promesse de vente, l'aide que je compte demander ce soir au président de la Compagnie Générale. Cette aide, je sais que le président me l'accordera. Au Havre, on ne laisse pas une grande famille se débattre seule au milieu des difficultés d'un coup de bourse audacieux. Mais j'eusse aimé lui offrir votre accord au sujet de la ligne Aubanel. Il m'était agréable de traiter cette affaire en grand seigneur.
- AUBANEL. Nous sommes des marchands et vous marchandiez : sauve-moi de mes rhums qui coulent, et je te refille le dernier mafiot du vieux.
- CHARLES. Beau-père, brisons là !
- AUBANEL. La ligne Aubanel a mis à quai le premier bateau à hélice du port, mon grand-père tenant la barre. Peut-être ne le savez-vous pas, Irène, mais mon grand-père a sa statue sur la place du Sémaphore, et il y a trois semaines, allant fumer une pipe sur la place du Sémaphore, j'ai été ému aux larmes en découvrant au pied de la statue une gerbe de fleurs déposée là par je ne sais quel vieux matelot qui, lui non plus, n'oubliait pas.
- GUY. Le vieux matelot, c'était Irène.
- IRÈNE. Je n'avais pas résisté à l'orgueil de fleurir...  
AUBANEL, *d'abord déçu*. C'était toi ?
- IRÈNE. Lorsque j'étais petite fille, je n'imaginai pas que mes enfants auraient pour ancêtre un grand marin, qui a déjà une statue...
- CHARLES. Vous avez l'esprit assez vif pour ne pas ignorer que vous êtes victime d'un entêtement de vieillard.
- AUBANEL. Et, peut-être parce que je suis un vieillard, je n'oublie pas que c'est sur un bateau de la jeune ligne Aubanel que le premier des Duval-Lavallée est revenu des Antilles, avec sa première cargaison de rhum. Le père Duval, tout simplement, comme on l'appelait alors...
- CHARLES, *solennel, commence un discours*. Le père de mon père...
- AUBANEL. Un instant ! Votre père, qui a été mon ami, c'était encore quelqu'un. Quant au père de votre père, comme vous dites, ça, c'était un homme ! Regardez-le, Irène. (*Il montre le tableau*.) Un beau bandit que le père Duval !
- CHARLES. Mais je ne vous permettrai pas...
- AUBANEL. Défendez-moi ce que vous voulez. Mais, à lui, aucun de nous trois n'eût été de taille à défendre quelque chose. Ce tableau-là, moi, je l'ai connu vivant, gesticulant entre ciel et terre. Et je ne serais pas le dernier à rire si, à l'instant, la bouche pleine de ses chansons, il prenait ce cadre pour une porte et sortait de son portrait.
- CHARLES. Etes-vous certain qu'il vous approuverait ?
- AUBANEL. Aujourd'hui, il ne doit plus peser lourd au cimetière. Son fils, qui avait alors dix ans comme moi et qui ne pensait pas encore, Charles, à devenir votre père, était mon ami. Et quand le vieux Duval revenait des Antilles avec son rhum, votre futur père en culotte courte et le galopin que j'étais, à la sortie du collège impérial, nous filions vers le port et nous grimpons sur le bateau. Le père Duval ramenait toujours deux ou trois filles de là-bas qui chantaient sur le pont, qu'il saoulait, et qui nous faisaient rêver, nous qui étions hauts comme trois pommes. Oh ! votre grand-mère (*A Charles*.) n'avait rien à dire. Le père Duval interdisait aux filles des Iles de quitter le bord. Seulement, lui non plus ne quittait pas son bord.
- CLOTILDE. Papa, tu n'as plus que quelques jours à attendre pour raconter ce genre d'histoires devant Irène.
- CHARLES. Ni aujourd'hui, ni dans quelques jours, je ne permettrai que l'on dise devant moi que le père de mon père était un bandit...
- AUBANEL. ... magnifique. Fonde-t-on une grande maison comme on fonde un couvent ? Et encore, un rat de bibliothèque, s'il racontait la vie des fondateurs de couvents, devrait peut-être se taire devant l'innocence d'Irène. Néanmoins, je te raconterai, au retour de ton voyage de noces, la vie du père Duval, du père de son père comme il dit, à toi qui épouses le fils (*C'est Guy*.) du fils (*C'est Charles*.) du fils du père. (*C'est le tableau. Aubanel se retourne et surprend Antonia et Pascaline qui écoutent. A Antonia*.) Tu écoutais encore, toi !
- MADAME PASCALINE, *répondant*. Pas moi, m'sieu Aubanel ! Moi, c'est la robe de mam'zelle Irène qui me tracasse. A cause de la traîne, j'ai des soucis.
- AUBANEL. Si vous connaissiez les miens ! Je n'ai jamais cueilli une fleur, tué une puce, marché sur une fourmi sans penser à la mort des hommes et à la miennne. Je n'ai jamais mangé de viande sans une pensée pour la bonne vache paisible qui mettait de la poésie dans le paysage du soir avec ses meuglements lents. Elle vivait, on la tue. Je la mange. Et nous, madame Pascaline, qui nous mangera ?
- MADAME PASCALINE. Ben vrai !
- CLOTILDE. Papa, pourquoi t'amuser à terroriser cette bonne Mme Pascaline ?
- AUBANEL. Si la vache n'a vraiment d'autre utilité que de nourrir des gens comme nous, ne croyez-vous pas que ce soit assez décourageant pour la vache ?
- ANTONIA, *ravie*. V'là son charabia qui le reprend.
- AUBANEL. N'est-ce pas désolant pour une vache de n'avoir d'autre perspective sur la terre que son éparpillement en fragments de bifteck dans des assiettes de porcelaine ?
- MADAME PASCALINE, *désemparée*. Mais je ne sais pas, m'sieu Aubanel.
- AUBANEL. Mon gendre, oubliez le prix du rhum et regardez ces millions de bœufs, de vaches et de veaux que l'on tue pour des millions de Mme Pascaline, qui n'y songent même pas...
- MADAME PASCALINE. Moi, je venais pour l'essayage.
- AUBANEL. ... Et qui vont mourir un jour à leur tour ? Car sommes-nous autre chose, madame Pascaline, que des apprentis-cadavres ?
- MADAME PASCALINE. Vous n'êtes donc point chrétien ?
- AUBANEL. Je ne critique pas Dieu. Il a bâti le monde avec ce qu'il avait et comme il a pu. Moi, je me mets à sa place. Tenez, mon gendre, mettez-vous aussi à sa place : devant le grand vide à remplir, qu'eussiez-vous fait ?
- CHARLES. Mon cher, chacun a ses préoccupations, et les miennes me suffisent.
- AUBANEL. Et vous qui êtes un homme, eussiez-vous inventé les hommes ? Allons, je laisse votre imagination devant ce grand vide pathétique... Dieu s'est décidé : il a semé des étoiles et des microbes ; notre curé eût hésité entre des graines d'églantines et des boutures d'hortensias ; Guy, entre la hausse et la baisse des rhums. (*Fausse sortie*.)
- IRÈNE. Monsieur Aubanel, vous assisterez ce soir au dîner d'anniversaire de Guy ?

AUBANEL. Pour avoir le plaisir de dire au Président ce que je pense de la Compagnie Générale ? Certainement. (*Colère, à Charles.*) Et, d'abord, Générale de quoi ?

GUY. Je me sens autant Aubanel par ma mère que Duval-Lavallée par mon père. Et j'avais décidé, si vous acceptiez la transaction, d'exiger de la Compagnie Générale une clause dans le contrat spécifiant que, en souvenir de mon oncle, un bâtiment de la ligne porterait toujours le nom de « Gustave Aubanel ».

AUBANEL. Qu'est-ce que tu racontes ? Voilà bien la première fois que tu me parles de Gustave .

GUY. Pour ne pas raviver votre peine.

AUBANEL. C'est bête, mon garçon. Il est tellement plus simple de vivre avec les morts comme s'ils étaient toujours vivants. Alors, moi, quand je serai mort, tu feras un silence de cimetière autour de mon souvenir ?

IRÈNE. Et Guy m'eût certainement offert d'être la marraine du prochain « Gustave Aubanel » de la Compagnie Générale.

CHARLES, *que l'intervention d'Irène agace.* Guy, il est l'heure de m'accompagner aux Entrepôts. (*Sortie de Guy.*)

CLOTILDE. Antonia, conduisez Mme Pascaline dans ma chambre, nous vous suivons. (*Sortie d'Antonia et de Pascaline.*)

IRÈNE. Monsieur Aubanel..., accompagnez-nous.

AUBANEL. Moi ?

IRÈNE. Je veux être copurchic le jour de mon mariage et, pendant l'essayage, vous nous donnerez des conseils d'homme ; sans taquiner Mme Pascaline qui aura des épingles au bout des doigts.

CLOTILDE. Voilà une excellente idée. Allons, viens, papa. (*Guy revient avec une canne et un chapeau.*)

CHARLES, *à Clotilde.* Le dîner est à huit heures, nous serons ici à sept heures et demie.

AUBANEL, *à Irène.* Tu veux un conseil ?

IRÈNE. Oh oui !

AUBANEL. Ne te mêle pas de nos histoires d'hommes.

IRÈNE. Je les préfère pourtant aux potins de femmes et je voudrais tant être utile à M. Charles. (*Sortie d'Irène et d'Aubanel.*)

CLOTILDE. N'insistez plus auprès de mon père. Laissez-le, maintenant, vous offrir de lui-même ce que vous lui avez demandé.

CHARLES. Ma chère Clotilde, il ne me viendrait pas à l'idée de vous donner des conseils sur le choix d'une couturière.

CLOTILDE. Je vous demande pardon, Charles. (*Elle sort.*)

GUY. Si grand-père maintient sa position, le Président nous refusera son appui ?

CHARLES. Certainement. . .

GUY. Pourtant, la ligne Aubanel ne vaut plus grand-chose.

CHARLES. Le Président veut cette fusion pour justifier une augmentation de capital. Il croit que je soutiens ton grand-père dans sa résistance. Pour nous faire céder tous les deux, il me refusera son concours.

GUY, *piteux.* Demain, la Bourse peut...

CHARLES, *sec.* Ouais...

GUY. Peut-être Irène touchera-t-elle grand-père sentimentalement avec le baptême du « Gustave Aubanel ». C'est une idée d'elle.

CHARLES. Ouais. Enfin, il est de tradition chez les Duval-Lavallée de laisser les hommes se marier selon leur goût.

GUY. Certes, ce n'est pas la famille d'Irène qui nous aidera, mais, au moins, elle ne nous gênera pas.

CHARLES. Je te l'accorde : sans dot, mais orpheline. (*Suivie d'Antonia, entre la Reinette : c'est une vieille petite bonne femme vulgaire, marchande de poissons dans les rues du Havre, endimanchée, avec, par moments, des gestes qu'elle croit distingués.*)

LA REINETTE, *hurlant après Antonia* (1). Et pourquoi j'aurais-t-y point un chapeau sur la tête ? (*Aux hommes, gracieuse.*) Mille excuses, je viens pour les dames. (*Puis, elle explose sur Antonia.*) C'est-à-parce qu'on est pauvre qu'il faut être piant ?

CHARLES, *ahuri.* Quelle est cette personne ?

LA REINETTE. Qui que je suis ? Je suis la Reinette — et vous, vous êtes M. Charles, je vous reconnais à votre barbe.

CHARLES, *glacé.* Et puis-je savoir... ?

LA REINETTE. Rien du tout. C'est aux dames que j'ai à parler. (*A Antonia.*) Allez m'en chercher une, la jeune ou la vieille.

ANTONIA, *à Charles qui l'interroge du regard.* Cette dame m'a bousculée pour entrer.

LA REINETTE. Et que c'est vrai. Et p'isque me v'là une « dame » à c't'heure, allez me la chercher la vôtre, de dame, ou bien l'autre qu'est comme qui dirait déjà de la famille, p'isqu'a couche déjà icitte, et que je demande pas avec qui, parce que je suis polie et que, dans notre monde aussi, on a de l'éducation quand il faut.

CHARLES, *excédé.* Guy, tu vas prier Joseph d'aider Madame à sortir.

LA REINETTE. Vous auriez peut-être tort, mon petit Guy.

GUY, *sursautant.* « Mon petit Guy ! »

LA REINETTE, *explosant.* Me sortir, moi, une femme qui se contient ? Je suis la Reinette, ça ne vous dit rien, la Reinette ? La mère de Richard, ça ne vous dit rien ? Et Richard ? (*Sur un certain ton.*) Mais à la belle Irène, ça dira peut-être quelque chose.

CHARLES. Mais je croyais qu'Irène n'avait pas de famille ?

LA REINETTE. Moi ? Moi ? de sa famille ? Ah ! non. Je suis trop propre pour être de ce milieu-là.

CHARLES, *à Antonia.* Veuillez prévenir tout de suite Madame.

LA REINETTE. Vous vous croyez malin, mais vous n'y connaissez rien, mon pauvre monsieur Charles. (*Sortie d'Antonia.*) J'ai travaillé chez vous comme laveuse de bouteilles pour les Rhums. Oh ! il y a

(1) Le mari de la Reinette aura un accent cauchois assez prononcé ; la Reinette, elle, parlera avec un accent plus ouvrier que paysan, beaucoup plus près de la langue des autres personnages. Une fois pour toutes, je précise ici que je n'ai essayé d'établir une graphie du patois normand ni pour la Reinette, ni pour le père Lefort. Si je donne parfois des indications d'accent sur certains mots, c'est pour rappeler aux lecteurs que le rôle de la Reinette doit être joué avec l'accent que j'entendais au Havre quand j'étais gamin, et celui du « Pé L'fort » avec l'accent des environs de Montivilliers.

longtemps, votre père vivait encore. Mais vous aviez déjà votre barbe. Et avec votre grande barbe, au milieu de vos Entrepôts, vous n'y avez jamais rien vu ; voilà ce que la ReINETTE, elle, peut raconter aujourd'hui à M. Charles. (*Elle rit.*) Et le gros Léon, le contremaître, il vous volait ! Il vous volait !

CHARLES. Il me volait ? De quelle manière ?

LA REINETTE. Et que je vous le dirai point, parce que le truc du gros Léon, il dure peut-être bien encore. Et que je veux point faire tort à son remplaçant qui peut-être pince encore en passant les fesses des laveuses, comme le gros Léon il pinçait les miennes. (*Elle s'assied.*) En attendant, je verrai Mme Charles.

GUY. Mais à quel sujet ?

LA REINETTE. Vous êtes trop jeune, mon petit Guy, pour tirer les vers du nez de la ReINETTE. Je veux pas être vexante. Quand vous veniez avec Mme Charles aux Entrepôts, tout frisé, habillé de velours violet, moins haut qu'une barrique, vous aviez dans les trois ans, je vous regardais. Parce que j'avais un fils, moi aussi, qu'avait aussi dans les trois ans. Et même que c'était pour lui et son feignant de père que je rinçais vos bouteilles. Il avait moins de dentelles que vous, mais il était bien tenu quand même, mon Richard, et bien propre — plus propre que les bouteilles que je vous lavais, monsieur Charles.

GUY. C'est Richard qui vous envoie ici ?

CHARLES, à Guy. Quel est ce M. Richard ? Un parent d'Irène ?

(*Entrent Aubanel et Antonia.*)

LA REINETTE. Mais v'là le pé Aubanel. Dans la ville, tout le monde le sait bien que vous êtes un bon bonhomme. Pas fier, mais un peu braque..., ce que j'en dis...

AUBANEL, ahuri, à Charles. Vous me demandez ?

ANTONIA, à Charles. Madame est à l'essayage de mam'zeille Irène ? Alors, je voulais point la déranger.

LA REINETTE. A l'essayage de la robe de mariée ? Mais elle n'est point faite, vot' noce.

CHARLES. Antonia, voulez-vous aller prévenir Madame ?

ANTONIA. Pourquoi que je voudrais point ? (*Elle sort et revient écouter un instant.*)

CHARLES. Je suis désolé, mais je dois partir.

LA REINETTE. Faites donc, Monsieur, faites donc.

CHARLES. Beau-père, en attendant l'arrivée de Clotilde, je vous confie cette personne.

LA REINETTE. Vous pouvez.

CHARLES. Guy, je t'attends.

GUY, qui voudrait rester. Papa, si tu permettais...

CHARLES. Désolé, mais j'ai besoin de toi.

LA REINETTE. Et moi, je n'ai pas besoin de vous.

CHARLES. Ta mère nous expliquera ce soir les motifs de cette visite.

LA REINETTE. Vous parlez bien, monsieur Charles. Allez-vous-en. Allez-vous-en.

(*Sortie de Charles et de Guy.*)

LA REINETTE, fondant en larmes et tombant dans les bras d'Aubanel. Mon pauvre m'sieu Aubanel. Ah ! si vous saviez !

AUBANEL, se dégageant. Quoi donc ?

LA REINETTE. Et moi qui n'aime pas les drames !

AUBANEL. Quels drames ?

LA REINETTE. Je ne suis qu'une pauvre marchande de poissons, mais je suis une mère comme une autre. Un si beau garçon. Un vrai monsieur, maintenant. Je parle de mon Richard qui deviendra millionnaire si le chagrin ne le mine pas. (*Nouveaux sanglots.*)

AUBANEL. Quel chagrin ?

LA REINETTE. A cause de cette pas grand-chose d'Irène. (*Entrent Clotilde avec Antonia ; alors la ReINETTE, avec un sourire et très mondaine.*) Je vous remets bien, madame Charles, oui, je vous ai vendu autrefois de mon poisson... (*Un silence.*) Je ne sais pas si ça se fait dans le grand monde, mais on pourrait-y pas être seules pour se dire nos vérités ?

CLOTILDE. Laissez-nous, papa, et emmène Antonia.

ANTONIA, vexée. Mais je sais sortir toute seule. Vos histoires, ça me regarde-t-y ?

(*Sortie d'Antonia, puis d'Aubanel*)

CLOTILDE. Je vous écoute, Madame.

LA REINETTE. C'est bien ce qui me gêne.

CLOTILDE. Asseyez-vous.

LA REINETTE. Vous êtes bien polie. On me l'a toujours dit que vous ne dédaigniez pas les petits et même que vous pensiez qu'il y a des petits meilleurs que des gros. Pour lors, voi.à. (*Elle se lève, sanglote et se rassied.*)

CLOTILDE. Vous êtes, m'a-t-on dit, la mère d'un garçon qui s'appelle Richard.

LA REINETTE. Richard, oui, c'est mon fils. Le vôtre, c'est Guy. Notez que je ne réproche rien à Guy. D'abord, vu que je ne le connais pas dans le détail et, d'autre part, comme disait mon parrain : moi, je lâche mes coqs, gardez vos poules. (*Et elle éclate de rire.*)

CLOTILDE, qui ne comprend pas tout de suite. Votre parrain était fermier ?

LA REINETTE. Non. Nous, on est des pauvres. Mais c'était un rigolo, et qui connaissait les femmes. Je ne sais point ce que vous pensez des femmes. Moi, je sais ce que j'en pense : les femmes, tant que ça se croit jeune, c'est des pas grand-chose. Mais Richard, il voulait Irène. Il la voulait déjà qu'elle avait cinq ans et lui pas plus de dix. Il la guettait grandir, la surveillait. Les nichons y ont poussé. Et les soirs de printemps, d'année en année, ça restait dans les coins et les allées... J'ai même cru qu'on irait au baptême avant la noce, ça peut arriver. Moi, j'ai bien eu Richard comme ça. J'ai épousé le père après, et c'est pas ce que j'ai fait de mieux. Enfin, ça, c'est pas la faute à Irène. Mais sur le reste, je veux votre avis. Voilà mon Richard qui décide de partir pour les colonies, travailler le bois au Gabon, à Port-Gentil qu'il nous dit, et à Irène : « Quand je reviendrai, je serai un monsieur, et je t'épouserai. » Voilà trois ans qu'il était là-bas, et pendant qu'il était là-bas, avec ses moustiques et toutes ses fièvres, surtout que Richard, c'est un fiévreux, v'là-t-y pas la belle Irène qui encajole votre fils ? Je ne la juge point, mais je la connais bien. C'est une crâneuse qui a toujours voulu péter plus haut que son derrière. Richard, dans ses lettres, parce qu'il m'écrit et qu'il respecte sa mère et que depuis qu'il a dix-huit ans et qu'il travaille, je n'ai jamais manqué de ça — et qu'il ne veut même plus que je fasse des ménages en ville — car si j'avais compté que sur

son père ! En ce moment, avec tout mes ennuis, savez-vous où qu'il est, son père ? Il est rue Lesueur en prison. Pour avoir tapé sur la goule d'un sergent de ville, un soir qu'il était saoul. Enfin, ça non plus, ce n'est pas la faute à Irène. Dans ses lettres, Richard n'avait jamais un mot pour elle. Seulement, avant-hier, il est revenu de ses forêts où il y a des moustiques qui vous arrachent un œil d'un coup de patte. Ah ! je voudrais que vous le voyiez..., un beau garçon !... un vrai monsieur — même qu'il a des dents en or. Et lui, qui parle jamais, il m'a dit : « Irène a bien fait de faire ce qu'elle a fait, mais je veux connaître ses raisons. Et je veux la voir. Rien ne m'en empêchera, dussé-je aller à son mariage. » Et sur un ton ! Et comme aux colonies, ils prennent de drôles d'habitudes par rapport à son revolver qui ne le quitte pas, et que je te tue un nègre, et que je te descends un bicot, moi, je tremble. Mon Richard, il est violent. Il casse deux chaises avec un bras. Et je ne veux pas de drame. Avec son père qu'est déjà en prison, qu'est-ce que je deviendrais ?

CLOTILDE. C'est votre fils qui vous a priée de venir me voir ?

LA REINETTE. Dame non. Il ne sait même point que je suis ici. Je voulais pas qu'il aille aux colonies. Il y est allé à cause d'Irène. S'il doit aller maintenant au bagne encore à cause d'elle, c'est-y une vie pour une mère ? (*Elle sanglote.*)

CLOTILDE. Votre fils est allé aux colonies à cause d'Irène ?

LA REINETTE. Oui, sa fiancée qu'elle était, avec une bague au doigt et un dîner au restaurant des Marronniers — même que le père de Richard s'est saoulé comme un cochon, qu'il a roulé sous la table et que Richard s'est battu avec son cousin Fidelin, qu'en a eu l'épaule déboîtée, vu qu'il lui faisait des réflexions sur son père et que Richard s'est fâché tout rouge, parce que, pour Richard, la famille c'est sacré.

(*Entre Irène, en robe de mariée à l'essayage.*)

IRÈNE, *veut savoir qui est avec Clotilde.* Mamie, pour la traîne, Mme Pascaline...

LA REINETTE, *explosant de colère.* Pour la traîne ! Et tu dois t'y connaître en traîne, hein ? grande traînée !

IRÈNE. La Reinette !

LA REINETTE. Oui, ma belle Irène. Et t'en as fait du propre !

IRÈNE. Qui vous a donné le droit de venir ici ?

LA REINETTE. Tu me dis vous, maintenant ? C'est-y parce que j'ai un capet sur la tête ? D'ailleurs, il m'énervé... (*Elle ôte le chapeau.*) Et p'is, en avez-vous-t-y un chapeau, vous ? Je le remettrai à la sortie.

CLOTILDE, *glacée.* Madame prétend que tu as été la fiancée de son fils.

LA REINETTE. Comme tout le monde, j'ai des vices, mais pas celui de la menterie. La Reinette, elle n'a jamais menti, sauf quand elle vendait son poisson.

CLOTILDE, *à Irène.* Une seule question, Irène : Tu n'avais peut-être pas à me faire des confidences, mais Guy, Guy, connaît-il tes premières fiançailles ?

IRÈNE. C'est Guy qui m'a fait rompre avec Richard.

LA REINETTE. Si c'est pas une pitié d'entendre des mots pareils !

IRÈNE. Ah ! mamie, voilà mon enfance, avec ses cris, ses hurlements, ses saouleries, tout ce passé de

pauvre que je traîne derrière moi. J'essayais ma belle robe blanche. (*Montrant la Reinette.*) La voilà ma traîne de noce.

CLOTILDE. Mais pourquoi ces fiançailles avec ce garçon ?

IRÈNE. Je n'ai jamais aimé Richard, jamais.

LA REINETTE. Tu crois-t-y pas que tu ferais mieux de te taire ?

IRÈNE. Qui vous dit que Richard pense encore à moi ? J'avais tout de même le droit...

LA REINETTE. Ton droit ! Ton droit ! Richard va te fiche une pèque à travers la goule, et p'is que tu la fermeras ta goule, le v'là ton droit !

IRÈNE, *à Clotilde.* Et je m'étais si aisément habituée à l'idée d'être heureuse et calme près de vous.

LA REINETTE. Et ça te jouait les belles madames.

IRÈNE. C'est vous qui manigancez toute cette histoire. Ce n'est pas Richard qui vous envoie. Il n'a jamais répondu à ma lettre de rupture.

CLOTILDE. A quelle date, cette rupture ?

IRÈNE. Il y a plus d'un an. Si ma pauvre mère n'était pas morte, je serais mariée aujourd'hui. Il y a trois mois que je serais mariée. Et que viendrait réclamer Richard, aujourd'hui ?

LA REINETTE. Je te conseille pas de parler de ta mère.

IRÈNE. Et pourquoi ?

LA REINETTE. A ton dîner de fiançailles avec Richard, au restaurant des Marronniers, ta mère y était-y point ? Même qu'elle n'a pas cessé ses pleurnicheries et que mon bonhomme y a dit ce qu'il avait sur le cœur avant de pousser sa tyrolienne. Mais au vôtre de dîner de fiançailles, elle y était-y ? Elle y était point ! Vous l'aviez chassée de la ville, c'te pauvre femme.

CLOTILDE. Lorsque le mariage de Guy et d'Irène fut décidé, mon mari conseilla à la mère d'Irène de vendre son petit fonds de commerce et d'aller se reposer.

LA REINETTE. Vous vouliez bien lui donner vos gros sous, mais à la condition qu'elle se cache.

CLOTILDE. Vous répétez une infamie, Madame.

LA REINETTE. Et sa mort a dû ben vous arranger.

IRÈNE. Voyez, mamie, comme ces gens transforment tout ; ils ont l'âme basse. Maintenant, quand ils vous parleront de moi, les croirez-vous ?

ANTONIA, *entrant.* Madame ! Madame ! Voilà encore une visite ; j'en suis toute remuée..., un monsieur, et qui vous demande...

CLOTILDE. Eh bien, qu'il attende au salon, ma bonne Antonia.

ANTONIA. Mais quand vous l'aurez vu !... Il assure qu'il s'appelle Richard Lefort, mais...

LA REINETTE. Richard ? Richard Lefort ? Mais c'est mon garçon !

ANTONIA. Votre fils ? Comment Dieu c'est-y possible ?

LA REINETTE. C'est qu'il m'a suivie. Eh bien, j'ai pas fini d'en entendre.

ANTONIA. Il a dit que son nom ne dirait rien à Madame, qu'il revenait d'un long voyage et qu'il serait reconnaissant à Madame si elle consentait à le recevoir quelques instants pour l'entretenir d'une affaire qui intéresse peu Madame, mais qui est de la plus grande importance pour lui.